

Royal biograph

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 20

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220290>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

venu avec son vent glacé, ses giboulées et son ciel bas. Tout à coup, la montagne s'assombrit, les nuages filent, lancés comme des flèches, et l'averse froide, chassée par le vent, cingle les volets et les vitres. Et peut-être que demain matin, le soleil se lèvera sur un beau paysage d'hiver.

En ces jours de rebase, il fait bon s'asseoir près du poêle du Café des Balances. On joue aux cartes sur le tapis de moquette. On boit ses trois décis en écoutant les histoires que raconte Jules au Sapeur à la table voisine. Le syndic et le juge partagent le demi-litre traditionnel. Ils ont mis leurs habits du dimanche parce qu'ils sont allés, ce matin, au sermon. Près d'eux, Antoine et François du Crêtet fument sans mot dire. Antoine porte un complet qui sent la naphthaline et ses grosses mains noueuses sont posées sur la table. Ulysse boit son verre au milieu des jeunes. Il porte son éternel gilet à manches et n'a pas même songé à mettre un col et une cravate.

Aujourd'hui, c'est lui qui raconte une histoire et les jeunes gens qui l'entourent écoutent docilement. Quelquefois, ils se poussent du coude et partent d'un grand éclat de rire.

Lui, penché sur son verre, les coudes appuyés à la table, la pipe dans le creux de la main, prend un petit air finaud et malicieux pour dire des gaudrioles; après quoi, il relève ses moustaches rouges et d'un geste négligeant commence à raconter son histoire.

« C'était il y a une trentaine d'années. J'étais gamin dans ce temps-là, un gamin sans cesse en courses dans les environs et qui connaissait tous les nids des buissons, tous les arbres à maraude et tous les endroits où l'on peut faire des farces. Je pêchais au filet dans la rivière, je prenais les écrevisses à la main et souvent il m'arrivait de grimper à la pointe des peupliers pour dénicher les nids de pies. Enfin, il faut croire que je montrais certaines dispositions pour le métier de braconnier, car le grand Ferdinand — que vous n'avez pas connu — me dit un jour :

— Ecoute, gamin, veux-tu savoir comment on prend les truites ?

D'abord, je ne répondis rien puis, le premier moment d'étonnement passé, je crois avoir prononcé un « oui » qu'il n'entendit pas. Mais tout, dans mon regard, dans mon attitude devait lui dire que je me réjouissais de l'accompagner, une fois ou l'autre, dans ses tournées ».

Du reste, il prit mon silence pour une réponse affirmative, car il ajouta :

— Attends-moi à la tombée de la nuit, au Bois du Lavoir.

C'était un grand bois de chênes où chantaient les oiseaux et où venaient se blottir les lièvres. Au printemps, on y cueillait les premières anémones et, sur sa lisière d'herbes sèches, on y prenait un bain de lézard en s'étendant sur des parterres de primevères et de pervenches. Actuellement, ce n'est plus qu'un boqueteau gardant encore, au bord du chemin, la vieille fontaine à deux bassins où les femmes essaient le linge. Je revois, quand je veux, l'abri couvert de tuiles moussues et l'angle du mur lézardé au pied duquel elles allumaient un bon feu durant les journées froides.

Cette longue journée de décembre me parut interminable. A peine hors de l'école, je rentre en hâte à la maison, je bois ma tasse de café au lait, je mange des pommes de terre bouillies et du séré, après quoi, m'étant emparé d'un énorme guignon de pain, je profite d'une absence momentanée de ma mère pour me glisser dehors.

Il faisait nuit, une de ces nuits d'arrière-automne avec son ciel pâle et son odeur de fumée qui rôdait dans l'air humide. Sur la route, mes pas résonnaient dans le silence. Pour ne pas attirer l'attention, je me mis à marcher dans l'herbe puis, coupant au droit, je me trouvais, en quelques minutes, dans le Bois du Lavoir.

Ferdinand était déjà là. Assis sur le bord de la fontaine, il allumait sa pipe en frottant deux allumettes contre son pantalon.

— Allons-y ! dit-il en se levant.

Je marchais à côté de lui. A mesure que nous

nous rapprochions de l'eau, il m'expliquait comment, au moment du frai, les truites remontaient la rivière en glissant dans les courants les plus rapides. D'un geste de main, il m'indiquait leur manière de sauter les barrages ou de franchir les échelles à poissons.

— De belles truites, mon ami, ajouta-t-il en me frappant l'épaule, des truites d'au moins un mètre de long et qui se laissent prendre avec facilité.

Il descendit le ravin. Je le suivis. Le long de la rivière il y avait un petit sentier connu des pêcheurs et des braconniers comme des gendarmes ; un sentier pratique en été, mais qui ne l'est plus guère en cette saison d'arrière-automne où les pluies font déborder la rivière. L'eau était rentrée dans son lit, mais partout il y avait des flaques, des petites mares où le pied enfonce et qu'il fallait franchir d'un bond.

Tant bien que mal, nous cheminions évitant, autant que possible, de casser des branches. On n'entendait pas un bruit, sauf le clapotis de l'eau, et il n'y avait, dans cette nuit froide, que ces deux braconniers cheminant lentement vers la réalisation de leurs projets.

Au-delà du pont de pierre sur lequel passe la grande route, le sentier se divise et la rivière semble s'éloigner. On chemine encore et, tout à coup, on se retrouve sur ses bords. Un canal passe tout près, un petit canal qui conduit l'eau au moulinet et qui prend sa source à l'écluse dont on entend le grondement lointain.

Près de l'écluse, la rivière s'élargit et semble former un petit lac sur lequel se penchent les vernes, les saules et les chênes nains. Par-ci, par-là, une touffe d'herbe émergeait de l'eau et le courant transportait, par paquets, les feuilles mortes.

— Attention, gamin ! me dit Ferdinand, nous voilà arrivés !

J'écarquillais les yeux. En effet, l'écluse dressait, devant nous, sa masse grise. Je distinguais fort bien l'échelle à poissons, taillée dans la pierre, puis le barrage et l'entrée du canal.

— Il y en a ! ajouta mon compagnon en me saisissant le poignet. Mais j'avais beau regarder avec attention l'eau qui tombait en cascades, je n'apercevais aucune trace de truite. Nous nous rapprochâmes de la chute. Blottis derrière un buisson de saules, j'eus tout le temps de voir, à intervalles réguliers, un éclair briller dans l'eau. Ferdinand m'expliqua que c'était une truite qui essayait de sauter le barrage. D'un violent coup de queue, elle s'élançait, mais son élan était souvent brisé par la force de l'eau et la pauvre bête retombait sur le parapet où elle se débattait un instant, faisant briller son ventre d'argent avant de regagner la rivière.

Je voulus m'élancer pour saisir la bête, mais à ce moment-là je fus retenu par mon compagnon :

— Tout doux, mon petit. Attends de voir si les gendarmes sont en vacances !

Et il m'invita à explorer les environs, ce que je fis, du reste, d'assez mauvaise grâce. Je ne vis personne. Quand je revins près de lui, il tenait une belle truite enveloppée dans sa blouse. Au même moment, une seconde truite vint tomber à notre portée, donnant de violents coups de queue. D'un bond, nous nous étions élancés, la tenant dans nos mains crispées. Comme la précédente, elle prit place dans la blouse de Ferdinand.

J'aurais voulu continuer cette pêche miraculeuse, mais mon compagnon, qui était prudent, se retira et je dus le suivre. Pas une seconde je n'avais songé à gendarme. Cependant, nous n'avions pas fait vingt pas qu'une silhouette surgit des vernes, à une faible distance du pont de bois jeté sur le canal.

Plus d'hésitation, ce ne pouvait être que lui. Et, comme il venait à notre rencontre, il fallut se décider à battre en retraite.

Ah ! mes amis, quelle fuite ! Rien que d'y penser, j'en ai encore mal aux jambes. Les ronces s'aéridaient à moi et me déchiraient. A chaque instant je tombais dans l'herbe humide ou sur le sol marneux :

Arrivés dans la clairière qui domine le bois, nous nous assimes un instant pour reprendre haleine. Ferdinand en profita pour mettre ses truites en lieu sûr. Ayant soulevé les mottes de terre d'un champ fraîchement labouré, il y déposa le précieux fardeau qu'il viendrait chercher à l'aube, après quoi, nous nous mimes en route vers le village.

Ces précautions n'étaient pas inutiles, car par deux fois, nous fûmes arrêtés par un gendarme. Ferdinand prit un air de parfaite innocence pour dire que nous venions de Chamoson et que, pour gagner du temps, nous avions coupé au droit. Il n'avait qu'une crainte, c'est que mon attitude ne révélât l'emploi de la soirée.

De retour à la maison, je dus inventer une histoire de bataille avec mes camarades pour expliquer, à ma mère, l'état de mes vêtements ; à quoi elle répondit que nous n'étions qu'une bande de mauvais garnements, méritant d'être enfermés « aux Croisettes ».

J'ai su, plus tard, que Ferdinand avait été pris et que le préfet lui avait infligé une amende de deux cents francs. Mais deux cents francs, qu'était-ce pour lui, je vous le demande ? Trois promenades à l'écluse suffisaient à compenser cette perte. »

Ulysse se tut. Dehors la pluie tombait avec force, une pluie où l'on voyait çà et là de gros flocons de neige. Alors Edouard, le pintier, jeta deux bâches de hêtre dans le poêle de faïence.

Jean des Sapins.

Théâtre Lumen. — A son programme de cette semaine, la direction du Théâtre Lumen s'est assurée un grand film d'humour, d'amour et d'aventures « ? » interprété par Matt Moore, Eleanor Boardman et William Russel. Le premier mérite de ce film est d'inaugurer un genre nouveau. Outre ce film unique, mentionnons encore le désopilant Buster Keaton, dans sa dernière création: **Les Fiancées en Folie!** encore un Buster Keaton irrésistible qui déchaîne le fou-rire. La course folle des fiancées à travers la ville, la chasse qu'elles organisent du pauvre Buster Keaton, celui-ci happé par une grue, puis poursuivi non seulement par des femmes, mais des blocs entiers de rochers. L'insuccès qui le ramène devant toutes les femmes dont il demande les mains est une situation indescriptible. « **Les Fiancées en Folie!** » déridera les plus moroses durant plus d'une heure. A chaque représentation, les dernières actualités mondiales et du pays par le Ciné-Journal Suisse. Bref, un programme réellement sensationnel de tout premier ordre que nous ne pouvons que recommander à nos lecteurs. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche 16 courant, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

Royal Biograph. — C'est donc cette semaine que se terminent, au Royal Biograph, les aventures passionnantes de **Surcouf, roi des corsaires**, le merveilleux roman d'Arthur Bernède, publié actuellement en feuilleton par la « Revue » de Lausanne et qui, remporte chaque jour un succès triomphal à l'établissement de la place Centrale. Nous ne pouvons que le répéter : « **Surcouf, roi des corsaires** », est une production qui fait honneur à la cinématographie. A chaque représentation, le Ciné-Journal Suisse avec ses actualités mondiales et du pays. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche, 16 courant, matinée ininterrompue dès 2 h. 30. Tous les soirs, adaptation musicale spéciale par orchestre renforcé.

Pour la rédaction: J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc Pansements
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.
W. MARGOT & Cie, Pré-du-Marché, Lausanne

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLON, agent général, LAUSANNE